

Question 2 - Le bonheur est-il vraiment désirable ?

Séquence 1 - Éthique et philosophie morale / Chapitre 1 : Le bonheur, le désir

PLAN

Introduction

(a) Problématique

I - Le bonheur comme bien suprême

- A. Analyse philosophique de la notion de bien suprême
 - 1/ Le bonheur comme horizon implicite de notre existence
 - 2/ Le bonheur comme bien global, final et autosuffisant (Aristote)
- B. Le bonheur comme idéal et norme des sociétés modernes
 - 1/ Les formes sociales du rapport de la modernité au bonheur
 - 2/ L'utilitarisme de Bentham

II – Des exigences supérieures au bonheur ?

- A. Bonheur et vie accomplie
- B. Bonheur et vérité
- C. Bonheur et liberté
- D. Bonheur et morale

Introduction

(a) Problématique

Tout le monde semble désirer le bonheur, qui paraît être ainsi l'objectif ultime de notre existence. Mais il y a d'autres valeurs que le bonheur, comme la liberté, l'exigence morale... Ces valeurs sont-elles toujours compatibles avec le bonheur ? N'y a-t-il pas des situations où nous avons à choisir entre le bonheur et la liberté, entre le bonheur et le devoir moral ?

I - Le bonheur comme bien suprême

A. Analyse philosophique de la notion de bien suprême

1/ Le bonheur comme horizon implicite de notre existence

Citation	Explication
<p>« Tous les hommes recherchent d'être heureux. Cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. Ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres n'y vont pas est ce même désir qui est dans tous les deux accompagné de différentes vues. La volonté [ne] fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre »</p> <p>(Pascal, <i>Pensées</i>, Brunschvicg 425 / Lafuma 148 / Sellier 181)</p>	<p>Lorsque nous accomplissons une action, nous avons toujours un motif, un but, une raison pour agir ainsi.</p> <p>Mais les raisons que nous donnons à nos actions ne sont généralement pas suffisantes pour expliquer pourquoi nous agissons ainsi. Au fond, on pourrait à chaque fois poser la question : "pourquoi ?". Ainsi, derrière les motifs explicites de nos actions, on pourrait toujours remonter vers un horizon implicite et approfondir la compréhension de nos raisons d'agir.</p> <p>Ultimement, l'horizon implicite de toutes nos actions semble être la recherche du bonheur, car seul le bonheur semble mettre un terme à la recherche d'une raison. Y a-t-il en effet un sens à poser la question "pourquoi désires-tu être heureux ?"</p>

2/ Le bonheur comme bien global, final et autosuffisant (Aristote)

Le bonheur est un <i>bien global</i>	Le bonheur englobe tout ce que nous considérons comme bien (p.ex. : l'amour, l'amitié, ...). Tout ce qui est bien fait partie de la vie heureuse.	Le bonheur est donc supérieur à tous les <i>biens particuliers</i> .
Le bonheur est un <i>bien final</i>	Nous considérons le bonheur comme quelque chose de bien, non pas parce qu'il nous permet de réaliser une autre finalité, mais parce qu'il est bien en lui-même. Nous désirons le bonheur pour lui-même, non en vue d'autre chose.	Le bonheur est donc supérieur à tous les <i>biens instrumentaux</i> (est un bien instrumental ce qui n'est pas bien en soi, mais bien pour réaliser un objectif déterminé).
Le bonheur est un <i>bien complet</i> (ou <i>autosuffisant</i>)	Le bonheur est tel qu'une fois atteint, on ne désire rien d'autre : nous sommes totalement comblés.	Le bonheur est donc supérieur à tous les <i>biens partiels</i> .

B. Le bonheur comme idéal et norme des sociétés modernes

1/ Les formes sociales du rapport de la modernité au bonheur

<p><i>Niveau politique</i></p>	<p>Dès les premiers textes politiques fondateurs des sociétés modernes, on trouve déjà l'idée que la recherche du bonheur est un droit, mais cette idée trouvera son expression la plus nette dans ce qu'on appelle la deuxième génération des droits de l'homme.</p> <p>– La première génération des droits de l'homme consiste en un ensemble de “droits de” ou droits-libertés, qui sont destinés à protéger la liberté individuelle contre l'interférence arbitraire du pouvoir de l'État (cf. les articles 1 à 20 de la DUDH : égalité en droits, droit à la vie, interdiction de l'esclavage, de la torture, droit à un procès juste, interdiction de l'arrestation arbitraire, respect de la vie privée, droit à la propriété, liberté de conscience, liberté d'expression, liberté de réunion et d'association, droit de participer à la vie politique). Le droit au bonheur signifie en ce sens que l'individu a le droit de rechercher librement son bonheur, selon ses propres croyances, à condition qu'il ne nuise pas à autrui.</p> <p>– La deuxième génération des droits de l'homme consiste en un ensemble de “droits à” ou droits-créances, qui sont destinés à garantir la satisfaction des besoins fondamentaux des individus par une intervention de l'État (cf. les articles 21 à 27 de la DUDH : droit à la sécurité sociale, droit au travail, droit au loisir, droit à un niveau de vie adéquat, droit à l'alimentation, droit aux soins de santé, droit au logement, droit à l'éducation, droit de participer à la vie culturelle). Le droit au bonheur signifie en ce sens que l'État doit s'efforcer de garantir les conditions de l'épanouissement des individus.</p>
<p><i>Niveau économique et sociologique</i></p>	<p>Les sociétés modernes sont progressivement devenues des sociétés d'abondance qui prétendent permettre d'atteindre un idéal de bien-être grâce aux produits et aux services proposés par la société de consommation (cf. question 1). Le travail également est devenu, dans la modernité, un vecteur central de l'identité et de l'épanouissement des individus (cf. question 13). La société moderne dans son ensemble baigne dans un idéal de bonheur pour chacun, qui se transforme en une norme, en une forme de bonheur obligatoire.</p>

2/ L'utilitarisme de Bentham

<p>Le principe d'utilité</p>	<p>« Additionnez toutes les valeurs de l'ensemble des plaisirs d'un côté, et celles de l'ensemble des peines de l'autre. Si la balance penche du côté du plaisir, elle indiquera la bonne tendance générale de l'acte, du point de vue des intérêts de telle personne individuelle ; si elle penche du côté de la peine, elle indiquera la mauvaise tendance générale de l'acte ;</p> <p>- Tenez compte du nombre de personnes dont les intérêts semblent en jeu ; et réitérez le procédé précédent pour chacune d'entre elles. Additionnez les nombres qui expriment les degrés de la bonne tendance qu'un acte possède du point de vue de chaque individu pour lequel sa tendance est globalement bonne ; recommencez à propos de chaque individu pour lequel sa tendance globale est mauvaise. Faites le bilan ; si la balance penche du côté du plaisir, elle indiquera la bonne tendance générale de l'acte, compte tenu du nombre total ou de la communauté des individus concernés ; si elle penche du côté de la peine, elle indiquera la mauvaise tendance générale de l'acte, compte tenu de cette même communauté. »</p> <p>Bentham, <i>Introduction aux principes de la morale et de la législation</i></p>
------------------------------	---

II – Des exigences supérieures au bonheur ?

A. Bonheur et vie accomplie

<p><i>Expérience de pensée : la personne qui compte des brins d'herbe</i></p>	<p><i>Analyse</i></p>
<p>« Allons-nous faire du bonheur l'équivalent du plaisir ou de la satisfaction ? Si un homme est content, si dans sa vie le plaisir l'emporte sur la peine, cela suffit-il pour dire qu'il mène une vie heureuse ? Le fait que, comme le remarque Aristote [<i>Éthique à Nicomaque</i>, X, 3, 1174a1-3], nous renoncerions à éprouver le plaisir de l'enfant si le prix en était de rester toujours enfant montre bien qu'une telle équivalence n'est guère plausible. Certes, on peut objecter que les enfants connaissent en gros moins de plaisirs que les adultes, et qu'ils éprouvent davantage de souffrances. Mais ces objections, même si elles sont vraies, ne changent rien au problème. On s'en rendra bien compte en substituant à l'exemple des enfants un autre cas que j'appellerai le cas du « patient et de son docteur ». J'ai entendu un jour un docteur évoquer le cas de l'un de ses patients qui passait « toutes ses journées parfaitement heureux » à ramasser des feuilles. (Je crois que ce patient [...] avait subi une lobotomie pré-frontale.) Cela m'a fortement impressionnée. Je me suis dit en effet : « Tiens, beaucoup d'entre nous ne passent pas “toutes leurs journées parfaitement heureux” à faire ce qu'ils font. » Puis j'ai réalisé combien il serait étrange d'imaginer que le plus aimant des pères fasse subir à son enfant préféré, parfaitement normal, une lobotomie pré-frontale. » Philippa Foot, « La vertu et le bonheur » in Monique Canto-Sperber, <i>La Philosophie morale britannique</i>, p.137</p>	<p>« Peu de créatures humaines accepteraient d'être changées en animaux inférieurs sur la promesse de la plus large ration de plaisirs de bêtes ; aucun être humain intelligent ne consentirait à être un imbécile, aucun homme instruit à être un ignorant, aucun homme ayant du cœur et une conscience à être égoïste et vil, même s'ils avaient la conviction que l'imbécile, l'ignorant ou le gredin sont, avec leurs lots respectifs, plus complètement satisfaits qu'eux-mêmes avec le leur. [...] Un être pourvu de facultés supérieures demande plus pour être heureux, est probablement exposé à souffrir de façon plus aiguë, et offre certainement à la souffrance plus de points vulnérables qu'un être de type inférieur, mais en dépit de ces risques, il ne peut jamais souhaiter réellement tomber à un niveau d'existence qu'il sent inférieur. Nous pouvons donner de cette répugnance le nom qu'il nous plaira [...] mais si on veut l'appeler de son vrai nom, c'est un sens de la dignité que tous les êtres humains possèdent, sous une forme ou sous une autre, et qui correspond – de façon nullement rigoureuse d'ailleurs – au développement de leurs facultés supérieures. [...] Il vaut mieux être un homme insatisfait qu'un porc satisfait ; il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait. »</p> <p>J.S. Mill, <i>L'utilitarisme</i></p> <p>Selon John Stuart Mill, il ne suffit pas de satisfaire ses désirs pour parvenir à une vie véritablement accomplie. Il faut prendre en compte le type de désirs que nous cherchons à satisfaire. Contrairement à Bentham qui ne prend en compte que la quantité des plaisirs (“Si l'on fait abstraction des préjugés, le jeu d'osselets est d'une valeur égale à celle des arts et sciences que sont la musique et la poésie”), Mill pense qu'il y a une hiérarchie des plaisirs : tous n'ont pas la même qualité, on peut distinguer les plaisirs bas et les plaisirs nobles. Seuls les plaisirs nobles conviendraient. Il y a ainsi une exigence supérieure à la simple idée d'un bonheur trouvé dans la satisfaction de ses désirs : cette exigence est celle d'une vie accomplie à travers des activités qui ont une signification et qui font appel à des capacités proprement humaines.</p>

B. Bonheur et vérité

<i>Expérience de pensée : la machine à expérience de Nozick</i>	<i>Analyse</i>
<p>“Des questions embarrassantes non négligeables se posent aussi lorsque nous demandons ce qui compte en dehors de la façon dont les gens ressentent « de l’intérieur » leur propre expérience. Supposez qu’il existe une machine à expérience qui soit en mesure de vous faire vivre n’importe quelle expérience que vous souhaitez. Des neuropsychologues excellent dans la duperie pourraient stimuler votre cerveau de telle sorte que vous croiriez et sentiriez que vous êtes en train d’écrire un grand roman, de vous lier d’amitié, ou de lire un livre intéressant. Tout ce temps-là, vous seriez en train de flotter dans un réservoir, des électrodes fixées à votre crâne. Faudrait-il que vous branchiez cette machine à vie, établissant d’avance un programme des expériences de votre existence ? Si vous craignez de manquer quelque expérience désirable, on peut supposer que des entreprises commerciales ont fait des recherches approfondies sur la vie de nombreuses personnes. Vous pouvez faire votre choix dans leur grande bibliothèque ou dans leur menu d’expériences, choisissant les expériences de votre vie pour les deux ans à venir par exemple. Après l’écoulement de ces deux années, vous aurez dix minutes, ou dix heures, en dehors du réservoir pour choisir les expériences de vos deux prochaines années. Bien sûr, une fois dans le réservoir vous ne saurez pas que vous y êtes ; vous penserez que tout arrive véritablement. [...] Vous brancheriez-vous ?”</p> <p>Robert Nozick, <i>Anarchie, État et utopie</i></p>	<p>« Il se peut que je ne vive pas une bonne vie, alors même que j’en aie le sentiment. Et il se peut qu’il en soit de même en ce qui concerne autrui, même s’il présente à mes yeux les signes extérieurs, actes et paroles, de ce que je sens et je sais être une bonne vie. Ainsi, sous l’influence de drogues, je peux me sentir en harmonie avec le monde, je peux croire que je me réalise de la manière la plus complète [...] alors que je me trompe totalement sur la nature de la situation dans laquelle je me trouve. La bonne vie que dans un tel cas je me sentirais vivre ne serait alors qu’une illusion, une hallucination due à des drogues. Et en ce qui concerne autrui, il est possible que les signes apparents de bonne vie qu’il me donne n’indiquent pas nécessairement que je suis en présence d’une bonne vie.</p> <p>En poursuivant sur cette lancée, on est amené à distinguer une bonne vie “apparente”, manifestée par le sentiment qu’on en a ou par les signes qu’on en découvre ; et une bonne vie “véritable”. On aboutit ainsi à deux positions divergentes par rapport à la bonne vie : une position essentialiste, pour laquelle le sentiment de bonne vie n’a de sens que par rapport à l’essence ce sentiment reflète, parfois fidèlement et parfois non ; et une position phénoménaliste, pour laquelle la bonne vie est en relation directe avec le sentiment qu’on en a.</p> <p>Dans la position essentialiste, le sentiment qu’on a de bien vivre est comme une écorce à percer, à la limite même un obstacle à dépasser, pour atteindre, pour connaître, pour reconnaître la “vraie” bonne vie, la vie réglée par des normes absolues et fondée sur des modèles de bonne vie qui s’imposent dans leur pureté et leur spécificité. [...] En effet, le sentiment que j’ai de bien vivre peut être trompeur, il faut donc que je le mette à l’épreuve. [...] Par contre, pour la position phénoménaliste, la bonne vie n’a de réalité que par rapport au sentiment qu’on en a ou qu’on peut en avoir. Dans cette perspective, l’idée d’une bonne vie “vraie”, unique, exclusive de toute autre, n’a pas de sens. [...] C’est le sentiment qui est pour moi le critère le plus sûr de ma propre bonne vie, tout comme il l’est de la bonne vie d’autrui. »</p> <p>Jacques Schlanger, <i>Sur la bonne vie - Conversations avec Épicure, Épictète et d’autres amis</i></p>

C. Bonheur et liberté

<i>Expérience de pensée : le Meilleur des Mondes de Huxley</i>	<i>Analyse</i>
<p>« Dans cet univers du meilleur des mondes, univers basé sur le principe absolu de la stabilité sociale, les êtres humains sont contrôlés d’au moins deux façons. On utilise d’abord le contrôle génétique (le Procédé Bokanovsky). On fabrique les humains dans des laboratoires, en assignant à chacun les caractéristiques intellectuelles et physiques qui seront requises par sa place (ou sa caste) dans la société. Le contrôle psychologique (l’enseignement pendant le sommeil ou l’hypnopédie) vient épauler et renforcer le premier. Chaque être humain se voit répéter ad nauseam ce qu’il doit savoir et ressentir pour bien tenir sa place, pour être un membre bien rodé et bien ficelé de sa caste.</p> <p>L’idée fondatrice de cette société, c’est d’assurer le bonheur, celui-ci consistant à “aimer ce qu’on est obligé de faire”. Comme le dit un des dirigeants, “Tel est le but de tout conditionnement : faire aimer aux gens la destination sociale à laquelle ils ne peuvent pas échapper”. Dans une telle société, la famille n’existe plus et elle est très mal perçue; la sexualité est libre, tellement libre et tellement contrainte, contraignante et obligatoire qu’on peut se demander où réside la liberté. Sexuellement chacun appartient à tous les autres, compte devant être tenu, bien évidemment, des contraintes de classes sociales. Dans cette société, les livres sont censurés (beaucoup de “vieux livres” sont interdits) et ne sont pas destinés aux classes inférieures auxquelles on transmet le dégoût radical des livres et des fleurs. Les médias sont efficacement contrôlés et sont surtout orientés vers le plaisir (le fun ?). On valorise beaucoup les sports de même que l’irrationalité : “L’éducation morale, qui ne doit jamais, en aucune circonstance, être rationnelle”. Compte tenu du fait que c’est une société très développée, on valorise toutes les activités qui sont susceptibles d’accroître la consommation. Dans cette société, il y a aussi une drogue, élément central du tissu sociologique. Cette drogue, appelée le soma, empêche les membres de la société d’éprouver de l’angoisse, de l’anxiété, de la tristesse, de la détresse ou, pis encore, une sensation de malheur. »</p> <p>J.-S. Baribeau, « “Bonheur insoutenable” et “merveilleux malheur” : bonheur, malheur et oxymoron », <i>Horizons philosophiques</i>, vol. 14, n. 1, automne 2003</p>	<p>« Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d’hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs dont ils emplissent leur âme. Chacun d’eux, retiré à l’écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l’espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d’eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n’existe qu’en lui-même et pour lui seul, et, s’il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu’il n’a plus de patrie.</p> <p>Au-dessus de ceux-là s’élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d’assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l’âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu’à les fixer irrévocablement dans l’enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu’ils ne songent qu’à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l’unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages, que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?</p> <p>C’est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l’emploi du libre arbitre ; qu’il renferme l’action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu’à l’usage de lui-même. L’égalité a préparé les hommes à toutes ces choses ; elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait.</p> <p>Après avoir pris ainsi tour à tour dans ses puissantes mains chaque individu et l’avoir pétri à sa guise, le souverain étend ses bras sur la société tout entière, il en couvre la surface d’un réseau de petites règles compliquées, minutieuses et uniformes, à travers lesquelles les esprits les plus originaux et les âmes les plus vigoureuses ne sauraient se faire jour pour dépasser la foule ; il ne brise pas les volontés mais il les amollit, les plie et les dirige ; il force rarement d’agir, mais il s’oppose sans cesse à ce qu’on agisse ; il ne détruit point, il empêche de naître ; il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n’être plus qu’un troupeau d’animaux timides et industriels, dont le gouvernement est le berger. »</p> <p>Tocqueville, <i>De la démocratie en Amérique</i>, t. II, IVe partie, Chap. VI</p>

<i>Expérience de pensée : le choix d'Hercule</i>	<i>Analyse</i>
<p>« Héraclès, à ce moment où, au sortir de l'enfance, on s'élançait vers l'adolescence, à cet âge où les jeunes gens, devenus maîtres de leur personne, montrent dans quel chemin – celui de la vertu, ou celui de la dépravation – ils engageront leur vie, prit retraite à l'écart et, pendant une halte, se demanda laquelle de ces deux routes emprunter. C'est alors que se montrèrent à lui deux dames de belle stature : elles venaient à sa rencontre. [...]</p> <p>L'une, voulant devancer l'autre..., se mit à courir vers Héraclès et lui dit : « Je te vois indécis, Héraclès, quant au chemin que tu dois emprunter dans la vie. Et bien, si tu acceptes mon amitié et me suit, je te conduirai vers le plus grand bonheur, par le chemin le plus aisé. Il n'est aucun plaisir que tu ne goûteras, et tu couleras ton existence sans connaître aucune peine. [...] [T]on seul problème sera de rechercher la nourriture ou la boisson la plus exquise, les spectacles ou les concerts les plus charmants, les parfums ou les sensations les plus doux, les jeunes garçons dont l'amour te donnera la plus grande joie, les couches qui te donneront le plus tendre sommeil et comment jouir de tous ces plaisirs au prix du moindre effort. [...] À ceux qui me suivent, je donne licence de tirer parti d'absolument tout ». Héraclès écouta et dit : « Madame, comment vous appelle-t-on ? – Mes amis, dit-elle, m'appellent Félicité, mais ceux qui me haïssent, pour m'injurier, me nomment Dépravation. »</p> <p>À ce moment, l'autre dame s'avança et dit : « Moi aussi, je viens vers toi, Héraclès, je connais tes parents et je sais par quelle éducation ton caractère a été formé. Voilà qui me donne à espérer, si tu empruntes le chemin qui va vers moi, qu'à coup sûr tu te rendras le valeureux auteur d'exploits nobles et grandioses qui me feront paraître encore plus honorable et relèveront encore l'éclat que m'apportent les bonnes actions. Je n'essaierai pas de te tromper en te chantant la promesse du plaisir [...]. De ce qui est véritablement beau et bon les dieux ne donnent rien aux hommes, si ce n'est au prix de peines et de soins diligents ; si tu désires la faveur des dieux, il faut honorer les dieux ; si tu veux avoir l'affection de tes amis, il faut bien t'occuper de tes amis, si tu souhaites qu'une cité te rende les honneurs, il faut que tu te sois fait le bienfaiteur de cette cité ; si tu prétends, pour ta valeur, te faire admirer de la Grèce entière, il faut que tu essaies de faire le bien de la Grèce [...] »</p> <p>Prodicos de Céos, BII (Xénophon), in Jean-Paul Dumont (éd), <i>Les Présocratiques</i>, p.1062-1064</p>	<p>« Celui qui découvre la morale a découvert, en même temps, la non-valeur de toutes les valeurs auxquelles on croit et auxquelles on croyait. Il ne voit plus rien de vénérable dans les types les plus vénérés de l'humanité, dans ceux mêmes qui ont été canonisés, il y voit la forme la plus fatale des êtres malvenus, fatale, parce qu'elle fascine... La notion de « Dieu » a été inventée comme antinomie de la vie, - en elle se résume, en une unité épouvantable, tout ce qui est nuisible, vénéneux, calomniateur, toute l'inimitié contre la vie. La notion de l'« au-delà » du « monde-vérité » n'a été inventée que pour déprécier le seul monde qu'il y ait, - pour ne plus conserver à notre réalité terrestre aucun but, aucune raison, aucune tâche ! La notion de l'« âme », l'« esprit » et en fin de compte même de l'« âme immortelle », a été inventée pour mépriser le corps, pour le rendre malade – « sacré » - pour apporter à toutes les choses qui méritent du sérieux dans la vie - les questions de nourriture, de logement, de régime intellectuel, les soins à donner aux malades, la propreté, la température - la plus épouvantable insouciance ! Au lieu de la santé, le « salut de l'âme » - je veux dire une folie circulaire qui va des convulsions de la pénitence à l'hystérie de la Rédemption ! La notion du « péché » a été inventée en même temps que l'instrument de torture qui la complète, le « libre-arbitre » pour brouiller les instincts, pour faire de la méfiance à l'égard des instincts une seconde nature ! Dans la notion du « désintéressement », du « renoncement à soi » se trouve le véritable emblème de la décadence. L'attrait qu'exerce tout ce qui est nuisible, l'incapacité de discerner son propre intérêt, la destruction de soi sont devenus des qualités, c'est le « devoir », la « sainteté », la « divinité » dans l'homme ! Enfin - et c'est ce qu'il y a de plus terrible - dans la notion de l'homme bon, on prend parti pour ce qui est faible, malade, mal venu, pour tout ce qui souffre de soi-même, pour tout ce qui doit disparaître. La loi de la sélection est contrecarrée. De l'opposition à l'homme fier et d'une bonne venue, à l'homme affirmatif qui garantit l'avenir, on fait un idéal. Cet homme devient l'homme méchant... Et l'on a ajouté foi à tout cela, sous le nom de morale ! »</p> <p>Nietzsche, <i>Ecce Homo</i> : « pourquoi je suis une fatalité », § 8, Trad. H. Albert, Agora, 1971, pp. 165 à 167.</p>